Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1954)
Heft: 4

Vereinsnachrichten: VIIe congrès des sociétés de philosophie de langue française

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VIIe CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DE PHILOSOPHIE DE LANGUE FRANÇAISE

GRENOBLE

12-16 septembre 1954

La présidence effective de la première séance de ce congrès par le ministre de l'Education nationale, M. Jean Berthoin, la présidence du congrès par le directeur général de l'Enseignement supérieur, M. Gaston Berger, la vice-présidence confiée à MM. Marcel Barzin, ancien recteur de l'Université libre de Bruxelles, président de la Fédération internationale des sociétés de philosophie ; Richard Mac Keon, professeur à l'Université de Chicago, président de l'Institut international de philosophie ; Pierre Mesnard, directeur de l'Institut des sciences philosophiques de l'Université d'Alger, ont jeté sur cette rencontre un éclat tout particulier.

Le secrétaire général du congrès, M. Ruyssen, démontra par son dynamisme entraînant que la philosophie conserve à ses adeptes, même octogénaires comme lui, une véritable jeunesse. Quant à l'autre secrétaire général du congrès, M. Philibert, après avoir, ainsi que les autres membres du comité d'organisation, prouvé que les philosophes savent être d'excellents organisateurs, il créa une atmosphère de joie et de gaieté autour de lui.

A vrai dire, il faudrait rédiger trois comptes rendus différents de cette réunion, l'un concernant les multiples festivités et invitations dont les congressistes furent comblés, y compris les conférences si attachantes de M. Rude sur Mably — le frère de Condillac, dont l'œuvre eut une influence décisive sur la Révolution française — de M. Lefèvre sur Condillac et de M. Schiltz sur le séjour d'un mois que Rousseau fit à Grenoble (conférences dont les congressistes espèrent l'impression). L'autre serait consacré aux émouvants pèlerinages au Vercors et à l'hôpital civil d'Aix-les-Bains où le grand penseur que fut Léon Brunschvicg vécut ses derniers moments, il y a dix ans, à la sombre époque de l'occupation (la cérémonie à sa mémoire, en présence de sa fille aînée, Mme Adrienne Weill, ingénieur des constructions et armes navales, fut sobre, intime et impressionnante tout à la fois...)

Un troisième compte rendu devrait pouvoir reproduire l'essentiel des multiples communications (rangées avec tant de bonheur par les soins dévoués de M. Jalabert dans les Actes du congrès [1] qu'elles paraissent former un seul ouvrage dont les parties se répondent) et les discussions si vivantes qu'elles provoquèrent, enfin les contacts personnels si précieux : on comprend tout autrement un auteur dont on a lu les ouvrages lorsqu'une rencontre nous permet d'étoffer de résonances profondes les termes qu'il emploie.

---

[1] *La vie et la pensée* (Actes du VIIe congrès des sociétés de philosophie de langue française. Paris, P.U.F., 1954).

Comme tous les congrès de philosophie de langue française, celui de Grenoble a fait une part importante à l'histoire de la philosophie, discipline considérée à juste titre comme éminemment philosophique puisqu'elle engage une sorte de conversation avec ceux qui, avant nous, ont posé les problèmes philosophiques.

Le thème général du congrès était l'étude des problèmes posés par les rapports entre la vie et la pensée, thème des plus actuels qui a précisément servi de sujet de méditation à l'un des derniers ouvrages du regretté philosophe aixois Jacques Paliard (*La pensée et la vie*, P.U.F., Paris 1951).

De nombreux Romands y présentèrent des travaux ou y présidèrent des séances : MM. Bouvier, Brunner, Mercier (*Conscience du nécessaire et conscience héroïque : mathématiques et histoire*), Reverdin (*Né plusieurs ; mort, un seul*), Rochedieu (*De la triple libération des conflits spirituels inconscients*), Schaerer (*La première aventure de l'élan vital et ses implications rationnelles*), Thévenaz et Werner (*La structure métaphysique de la conscience*). Quatre conférences plénières envisageaient chacune un aspect différent des rapports entre la Vie et la Pensée : M. Charles Baudouin (*La psychologie entre la vie et la pensée*) tend à montrer comment la psychologie devrait ramener la philosophie vers l'équilibre entre les trois principes inséparables : « les deux pôles de la Vérité pensée et de la Vie vécue, et entre eux le Chemin qui passe, non pas certes un chemin de compromis et de juste milieu, mais un principe de synthèse qui se trouve être identique à chacun des deux principes opposés et qui les embrasse dans leur totalité rayonnante » (p. 15). M. Jean Piaget commence par rappeler le beau livre du secrétaire général M. Ruyssen sur l'*Evolution psychologique du jugement* ; il nous invite ensuite à concevoir, au cours de sa conférence (*La vie et la pensée du point de vue de la psychologie expérimentale et de l'épistémologie génétique*), la conscience comme un système d'implications (au sens large) entre significations, système dont les formes supérieures consistent en nécessités logiques ou en obligations morales (implications entre valeurs, imputation juridique au sens du normativisme de Kelsen, etc.), et dont les formes inchoatives demeurent à l'état de relations plus ou moins structurées entre signaux et indices (p. 22). M. Georges Bastide (*La nature, la conscience et la vie de l'esprit*) conçoit la vie spirituelle comme radicalement opposée à la vie passionnelle : « Il y faut l'héroïque renoncement, non pas au vouloir-vivre comme le croyait Schopenhauer, mais à la volonté de puissance qui est la culture mise au service du désir d'appropriation » (p. 32). La conférence de M. Arnold Reymond (*L'activité de juger et le comportement des animaux*) est une leçon de modestie puisqu'elle attire notre attention sur le fait que les reprises et les tâtonnements du comportement animal présuppose une activité de juger élémentaire ou complexe. Ce n'est pas que l'auteur sous-estime la différence entre l'animal même supérieur et l'homme, car « un animal supérieur vit encore dans le présent ; sa mémoire peut être excellente, mais il s'agit de la mémoire qui *reconnaît* plus que de la mémoire qui *représente*, de celle qui alimente la construction et le rêve » (p. 41).

Les séances de sections traitèrent les unes des rapports entre la biologie et la philosophie de la vie (problèmes de structures et d'évolution), les autres de la psychobiologie, de la psychologie et de la philosophie de l'esprit (les grandes formes de l'activité mentale, la structure métaphysique de la conscience), les rapports entre l'action et la pensée (les conditions vitales de l'activité humaine, individuelle et sociale), enfin l'aspect historique du problème fut étudié. Comme on le voit, les diverses questions que posent la Vie, la Pensée et leurs relations réciproques furent abordées.

Il ne peut malheureusement pas être question de retracer, même dans l'essentiel, les discussions, mais chacun peut maintenant méditer, à loisir, dans le calme de son cabinet de travail, les exposés qui les provoquèrent. Selon le désir de nombreux congressistes romands, j'ai tenu à évoquer, pour les absents, l'ambiance sympathique du congrès de Grenoble, dont nous sommes tous rentrés enrichis. Les rencontres entre philosophes sont, en effet, nécessaires ; alors même que chacun repart avec les convictions qui étaient siennes à son arrivée, il les a creusées en profondeur sous l'effet des remarques critiques de ses collègues.

Comment exprimer notre profonde gratitude (et je ne suis ici que l'interprète de l'ensemble des congressistes romands) à tous ceux grâce à qui cette rencontre a pu avoir lieu ? Notre reconnaissance à l'égard de la Société alpine de philosophie est d'autant plus grande qu'elle est la benjamine de nos sociétés, ayant tout juste quatre ans d'existence : mais la valeur n'attend pas le nombre des années !

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

CONGRÈS SCHELLING A BAD RAGAZ

22-25 septembre 1954

Plus de deux cents philosophes se sont réunis à Bad Ragaz pour commémorer le centenaire de la mort de Friedrich Wilhelm Josef von Schelling (1775-1854). Les nombreuses communications qui y furent faites apportèrent la preuve de l'intérêt que l'on prend actuellement à la pensée schellingienne en Europe occidentale. Pourtant ce renouveau d'intérêt pour Schelling ne signifie pas une acceptation sans réserve des principes de sa philosophie. Karl Jaspers, après avoir caractérisé la personnalité de Schelling par son attitude aristocratique et sa mélancolie, critiqua même assez vigoureusement le philosophe et ses défenseurs actuels. Il leur reprocha de supprimer la liberté humaine et de se livrer à une spéculation pseudo-mythologique. On sait que pour Schelling la vérité absolue apparaît dans l'histoire sous forme de mythe et qu'elle ne peut être saisie totalement par l'intelligence discursive de l'homme, mais qu'elle est appréhendée par une sorte d'intuition que Schelling appelle « die intellektuale Anschauung ». C'est surtout à l'artiste qu'il attribue cette intuition intellectuelle de l'Absolu. Aussi dans son système les différences entre poésie et philosophie s'estompent-elles. La poésie, qui se confondait à l'origine avec la philosophie, reste pour lui le langage privilégié pour exprimer d'une manière symbolique la structure divine de l'univers. Cet emploi du mythe religieux ou poétique comme moyen d'élucidation de la vérité paraît dangereux à Karl Jaspers qui pense que la philosophie, si elle néglige les procédés rationnels qui ont fait leur preuve dans les sciences humaines (par exemple la reconstruction de la réalité grâce aux Idealtypen de Max Weber), devient réflexion arbitraire ou méditation subjective. Cette critique de Jaspers prenait d'autant plus de relief que par-dessus Schelling et ses partisans elle semblait viser indirectement Heidegger. En outre, selon Jaspers, la philosophie schellingienne

contiendrait des aspects obscurs et déplaisants qui correspondraient au caractère trouble et abyssal de l'âme allemande. Cela expliquerait un certain succès de mauvais aloi que cette doctrine a obtenu à son époque et à la nôtre.

M. Martial Gueroult, dans un remarquable exposé sur la philosophie schellingienne de la liberté, s'attacha à montrer les différences entre les systèmes de Fichte et de Schelling. Bien que tous deux soient héritiers de l'idéalisme transcendental de Kant, leur concept de la liberté est radicalement différent. Pour Fichte, il s'agit de la liberté de l'homme qui réside dans le pouvoir d'agir efficacement dans le monde. Pour Schelling, la liberté de l'homme ne peut être qu'arbitraire et il lui importe de fonder une liberté absolue, illimitée qui ne peut être que la liberté de Dieu. Le philosophe devient l'incarnation de l'Absolu, le génie romantique. La liberté est alors l'ivresse romantique du génie créateur. L'histoire n'est plus transformation du monde par l'homme comme chez Fichte, mais révélation progressive de Dieu dans la religion et la mythologie. Il est intéressant de noter que Fichte a établi une correspondance entre son système et la Révolution française, alors que Schelling est devenu le philosophe de la Restauration.

L'historien de la littérature Emil Staiger essaya de situer Schelling dans le mouvement romantique. Il montra que le philosophe avait suivi les différentes phases du romantisme depuis le « Tübinger Stift », où il fut le condisciple et l'ami de Hölderlin, jusqu'à Weimar, où il fut avec Goethe l'annonciateur des temps nouveaux. Les dernières années de sa vie furent caractérisées par le regret du passé, par l'angoisse devant le futur et par le sentiment d'échec et de solitude dans le présent. Schelling a l'impression de se survivre : il meurt en 1854, plus de vingt ans après Hegel, à une époque où le naturalisme et le positivisme dominent la scène philosophique. Le futur et le présent sont dévalorisés au profit du passé ; c'est dans le passé, dans la recherche des origines de l'univers que l'homme trouvera une raison de vivre et l'explication des mystères qui le tourmentent. C'est grâce à la mélancolie (Schwermut), que Schelling appelle la plus profonde des sympathies, que l'homme arrivera à la compréhension du passé.

Signalons encore les exposés de Wilhelm Szilasi et de Helmuth Plessner, qui s'attachèrent l'un et l'autre à dégager les principes de la première philosophie de Schelling, la philosophie de l'identité. Heinrich Barth s'attaqua à sa dernière philosophie en montrant ce qui distingue la philosophie négative de la philosophie positive. Enfin Walter Schulz développa une thèse intéressante selon laquelle la dernière philosophie de Schelling serait l'aboutissement de l'idéalisme allemand dans son ensemble.

L'aspect religieux de la pensée schellingienne ne fut pas oublié et les théologiens Ernst Benz et Horst Fuhrmans y consacrèrent deux riches exposés.

Mentionnons, pour terminer, l'intéressante communication de Marcel Reymond, de Lausanne, qui releva les influences de Schelling sur les penseurs français et suisses romands, en précisant que le philosophe allemand avait agi sur Madame de Staël, sur Victor Cousin et sur Adolphe Pictet par sa philosophie de la nature et de l'identité, alors que Félix Ravaisson et Charles Secrétan s'étaient surtout intéressés à sa tentative de synthèse entre le christianisme et la philosophie.

A l'occasion du Congrès, les *Archives pour la philosophie génétique* avaient organisé une remarquable exposition sur la vie et l'œuvre de Schelling qui, outre les éditions originales et les ouvrages critiques sur sa philosophie, réunissait une documentation iconographique d'une rare valeur sur le philosophe

allemand et les penseurs allemands du XIXe siècle. Signalons la parution, en septembre 1954, d'un numéro de la revue *Du* consacré à l'iconographie des philosophes de Socrate jusqu'à Jaspers, où l'on trouvera la reproduction du fameux daguerréotype de Schelling.

Les conférences et les discussions animées qui les suivirent ont révélé que la philosophie de Schelling comptait encore beaucoup de lecteurs et de partisans ; pourtant elles n'ont pas prouvé la valeur intrinsèque de sa pensée. Il n'est pas sûr que cette doctrine conserverait un tel prestige si son auteur n'avait pas appartenu au grand mouvement idéaliste de l'Allemagne du début du XIXe siècle. Certes le mérite historique de la philosophie schellingienne réside dans le fait qu'elle a réussi à dépasser les catégories éternellement dualistes de la philosophie du « Verstand » et qu'ainsi elle est parvenue à saisir l'Absolu dans son unicité. Néanmoins la saisie de l'Absolu par l'intuition intellectuelle reste assez problématique, et surtout on ne comprend pas comment cet Absolu, auquel Schelling attribue un caractère vital et historique, peut se mettre lui-même en mouvement. Schelling nous dit bien qu'il s'agit d'un Absolu dynamique, mais il n'arrive pas à expliquer son passage du repos au mouvement. Avec lui nous restons dans la nuit noire de l'Absolu.

JEAN-FRANÇOIS SUTER.

IXmes RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE

1-11 septembre 1954

Les Rencontres de cette année, organisées avec le concours de l'Unesco, avaient pour thème : « Le Nouveau Monde et l'Europe ». Il s'agissait de mesurer l'apport réciproque des deux mondes dans les principaux domaines de la vie culturelle (art, science, philosophie, technique) et de clarifier l'état actuel des relations entre l'Europe et l'Amérique.

Le premier conférencier, Lucien Febvre, tout en regrettant le manque de données statistiques et de monographies détaillées sur beaucoup d'aspects de la vie américaine, essaya de dénombrer certaines des conditions géographiques et historiques qui sont à la base de la culture américaine (ainsi, par exemple, l'existence d'espaces immenses avec comme conséquence le nomadisme, l'absence de tradition et de sens historique qui résulte de la jeunesse de ces pays, l'attachement aux institutions).

William Rappard s'attacha ensuite à montrer l'origine de la démocratie des Etats-Unis, l'originalité de ses institutions et en particulier l'influence de sa constitution fédéraliste sur la Suisse.

Deux conférenciers sud-américains, Serge Buarque de Holanda (Brésil) et Emilio Oribe (Uruguay), tout en citant un certain nombre de faits révélateurs de la situation historique et culturelle particulière à leurs pays, conclurent l'un et l'autre qu'il n'y avait pas de civilisation et de pensée proprement sud-américaines.

L'historien de la philosophie George Boas fit un tableau des diversités de la vie américaine qui apporta la preuve de la légèreté des critiques adressées

au conformisme et à l'uniformité de la cité américaine. Tout en mettant en évidence les différences considérables qui existent entre les différents Etats de la grande République américaine en ce qui concerne la composition ethnique, la religion, la législation, les mœurs et l'éducation, il montra néanmoins qu'un processus d'uniformisation était en marche aux Etats-Unis qui tendait à transformer la structure sociale et même le paysage du pays. Ainsi les ouvriers de campagne ressemblent de plus en plus aux ouvriers des villes et les villes ne sont plus séparées entre elles par des campagnes mais s'étendent si loin qu'il y a une sorte de pénétration de la campagne par la cité.

Il appartint à Robert Junck et à plusieurs participants à sa suite de faire le procès de la technocratie américaine. D'après eux, la technique serait responsable du matérialisme et de la misère spirituelle du peuple américain. En outre, elle serait en train de devenir l'instrument d'une propagande mensongère qui viderait les âmes.

André Maurois s'attacha, dans sa conférence, à réfuter et à corriger un certain nombre de vues superficielles sur l'Amérique. Il rappela l'idéalisme de l'Amérique, son goût de la culture, le travail intellectuel de ses universités, sa religion du travail.

Si nous essayons maintenant d'analyser les résultats qui se dégagent des conférences et des entretiens, il semble que deux constatations principales s'imposent.

D'abord il n'y a pas une civilisation américaine et une civilisation européenne, mais une seule civilisation. Il est absurde, par exemple, de parler d'une philosophie ou d'une science américaines, car on ne peut couper l'une ou l'autre des acquisitions et des recherches qui ont été faites ou qui se poursuivent en Europe. Les disciplines scientifiques peuvent prendre des formes différentes dans le vieux et le nouveau monde, leur contenu n'en est pas moins identique. Et le malentendu et les mauvaises relations qui existent entre les deux mondes ne proviennent pas de différences culturelles, mais plutôt de la liaison différente qu'ils établissent entre politique et culture. Le véritable malentendu entre l'Europe et l'Amérique est d'ordre politique. Cet aspect politique de la question, qui avait été éliminé de la discussion par les organisateurs des Rencontres, est apparu plusieurs fois au cours des entretiens, sans pourtant être suffisamment clarifié.

Ensuite une bonne partie des critiques adressées par les intellectuels européens à l'Amérique sont d'origine sentimentale. L'intellectuel européen admet encore difficilement les transformations du monde contemporain, d'où par exemple sa critique de la technocratie américaine. Mais il oublie que cette technocratie est une invention européenne et qu'elle a été critiquée en Europe même pendant tout le XIXe siècle. En outre, cette technique a permis en Europe et en Amérique la transformation d'une culture réservée à une élite en une culture de masse. Et comme cette assimilation de la culture par les masses s'est effectuée sans trop grands dommages pour la culture elle-même, on ne peut être que reconnaissant à la technique d'avoir été l'instrument de cette transformation.

Concluons en disant que ces Rencontres, si elles n'ont pas répondu à l'attente de tous, ont soulevé néanmoins un certain nombre de problèmes importants et permis à ses participants de confronter et d'enrichir leurs points de vue sur l'Europe et l'Amérique.

JEAN-FRANCOIS SUTER.